



Couverture

Famille mise en scène, détail, 2010
huile sur toile, 130 x 195 cm

Cyril Tricaud

336 mois, 3 mois, 23 jours et quelques heures après

Foules sentimentales et corps effondrés

Les peintures de Cyril Tricaud présentent des personnages vus de haut, seuls ou en petits groupes, debout, fermement campés sur leurs deux jambes, ou bien flottant comme s'ils étaient en lévitation ; parfois mollement allongés, ils semblent plongés dans le sommeil ou sans vie. Le visage levé vers le spectateur ou bien profondément absorbés dans une tâche qui ressemble à un rôle à accomplir, ils sont figurés avec toutes les déformations et raccourcis qu'implique le point de vue, inhabituel, qui fait parfois disparaître les membres et participe largement au trouble qui saisit le regardeur. Celui-ci demeure dans l'incertitude quant à la nature de ces scènes silencieuses, à l'étrange immobilité. Les interprétations et les références se télescopent en effet face à des figures qui pourraient tout autant flotter en apesanteur dans le cosmos que faire une sieste au soleil, léviter dans un rêve ou bien être les victimes désarticulées et allongées sur le sol d'un séisme, les corps sans vie sur lesquels se lamentent les rescapés des guerres et des attentats, voire les sauteurs en longueur des compétitions sportives, figés en une d'un journal, arrachés au déroulement de l'exploit qu'ils accomplissent. Par moment, les personnages semblent surtout s'adonner à l'exécution ritualisée d'une scène qui pourrait les identifier à des acteurs - acteurs en répétition, ainsi que l'absence de costumes et les quelques accessoires qui traînent sur le sol pourraient le faire penser.

Les vêtements et les objets représentés sont à la fois pauvres et parfaitement contemporains, décrits avec un soin analytique, dans les mêmes teintes vives que les chevelures et les carnations ; les jeans, culottes et débardeurs en coton - matières finalement assez peu habituelles dans l'histoire de la peinture, qui leur a souvent préféré la soie, la bure ou la nudité -, sont détaillés dans leur volume, leur texture et leurs replis, sans jamais parasiter la vision d'ensemble, détails justes et parfaitement rendus mais qui semblent inviter eux-mêmes à ne pas trop s'y attarder, demander au spectateur de

se concentrer ailleurs, accompagner le mouvement de son oeil sur les corps dont finissent par se dégager des références évidentes.

Etc'est en effet, dans l'accumulation des tableaux, la répétition de rituels connus qui s'impose - au moins temporairement - au regard indécis, sollicitant des schémas qui font appel aux images de la foi, à la gestuelle transmise par les cultes mais aussi - et peut-être surtout - par l'histoire de l'art occidental(e). Dans le cadre dépouillé ou fleuri de la scène, parsemé de pigeons, guirlandes végétales ou filaments colorés, au sein duquel d'incertaines forêts - qui évoquent clairement un décor - peuvent se dessiner, et sans que jamais n'apparaisse un quelconque indice permettant leur rattachement à un récit précis, ce sont bien les gestes transmis par l'art chrétien et imposés par l'Eglise qui se détachent, des schémas faisant échos à ceux qui structurent l'imaginaire visuel de l'homme occidental - ces schémas issus de la peinture, de la mosaïque, de la sculpture ou de la gravure, dont le cinéma et la publicité ont fait un large usage : pietàs, ensevelissements, transports de corps, apparitions rappelant l'histoire du Christ, rejouée et démultipliée avec d'innombrables variantes par les martyrs et les saints dont la tradition relate les extases et les trépas. Ce sont bien des corps aux postures religieuses qui apparaissent sur le blanc de la toile dans leurs vêtements de tous les jours, des corps mystiques, achevés, pleurés et transportés dans le mystère, accompagnés de spectateurs silencieux et dubitatifs, des corps resplendissants, des figures protectrices et compatissantes.

Marie, Madeleine, Nicodème et Jésus-Christ

Ces apparitions ne se contentent pas d'enrôler des personnages ordinaires ; elles empruntent largement aux grands peintres italiens de la Renaissance et à ceux



Famille mise en scène, 2010
huile sur toile, 130 x 195 cm

qui les ont par la suite étudiés avec ferveur - Rubens et Delacroix notamment. Elles traduisent l'attrait du peintre pour des codes devenus savants quoique relevant encore d'un héritage commun, s'inscrivant dans une mythologie personnelle construite avec méthode et singularité, marquée par une exploration fascinée depuis l'adolescence d'un univers dont les protagonistes - Michel-Ange, Masaccio, le Caravage, Titien ou Tintoret - sont devenus sujets d'étude et de collecte dans les livres et dans les musées. Un univers constitué à travers quelques institutions dispersées qui est progressivement devenu familier à Cyril Tricaud sans toutefois perdre son caractère héroïque, espace de formes et de dépassements, tours de forces et extases, grandiose et humain à la fois, dans lequel les mêmes figures - celles de la Bible - s'entrechoquent et se répondent. C'est sans doute sa volonté de participer à ce monde, de s'y inscrire, qui l'a au départ conduit à s'emparer de ces personnages, de manière un peu magique, comme s'ils constituaient le seul moyen de dialoguer avec les maîtres. La Vierge, Marie-Madeleine et le Christ se sont ainsi retrouvés dans de grandes compositions, nourrissant un imaginaire où se croisaient des oeuvres plus contemporaines comme celles de Lucian Freud et Jean Rustin.

Ces figures bibliques se sont affirmées comme des présences potentielles, indices ou traces susceptibles de se dessiner à travers les corps des modèles dont le peintre disposait, au sein des mises en scènes qu'il orchestrait. Jouant un rôle auquel on ne saurait toujours dire qu'ils croient, offrant parfois une résistance dans laquelle on devine un soupçon de défi et de lassitude - ainsi de cette figure féminine dans la *Pietà dans l'atelier*, dont le regard se détourne du corps qui l'écrase pour fixer le spectateur comme si elle n'attendait qu'une chose : que le jeu prenne fin pour qu'elle puisse retourner à ses occupations -, les modèles semblent parfois légèrement moqueurs ou interrogatifs ; s'ils ne se plient pas toujours aux désirs du metteur en scène, on devine toutefois qu'ils acceptent d'offrir leur corps, que rien ne les

contraint et que le peintre les accepte et les reçoit comme des personnages imprévisibles. Aux côtés des Vierge, Nicodème, Saint Sébastien et Marie-Madeleine, c'est la figure du Christ - qui s'offre sans doute plus que tout autre comme miroir aux artistes - que Cyril Tricaud s'approprie plus particulièrement et qui apparaît au fil de ses nombreux autoportraits, tantôt pantocrator tantôt mourant, poids pour les siens ou sauveur du monde, traité avec empathie, tendre ironie, lassitude ou exténuation.

Pierre, Daniel, Sara et Pierre

La familiarité étrange des postures, qui renouvellent la vision de scènes absolument canoniques et mille fois jouées, celle des corps des modèles, qui forment une petite troupe dont les visages se répètent de toile en toile, ainsi que celle des objets, qui pourraient prendre place dans n'importe quel intérieur, fait hésiter le spectateur, crée une impression bizarre de connaissance et d'incompréhension, d'un terrain où tout pourrait basculer, entre le tangible et l'illusion. A la familiarité des scènes et des visages, des vêtements et des quelques accessoires, répond ainsi l'étrangeté d'un espace qui semble se dérober, n'obéir à aucune règle, à la fois grandiloquent, théâtral et dépouillé. Le blanc dans lequel flottent les personnages, s'il évoque parfois le plancher maculé de peinture d'un atelier, semble le plus souvent à la fois ciel et sol, ne se rattache à rien de plausible ; il fait basculer les figures savamment construites dans un milieu immatériel, que la présence de fleurs et de filaments colorés évoquant des marbres célestes, dont les agencements et le dessin rappellent ceux des niches et des lancettes de vitrail, inscrivent parfois dans un sacré rassurant, mais qui peut aussi prendre un aspect dramatique. Les ombres dégoulinantes des protagonistes et des objets qui les accompagnent, qui sont d'ailleurs plus des halos discontinus et abstraits que de véritables ombres et semblent se diluer comme au fil de l'eau, contribuent ainsi à l'incertitude du spectateur, comme si la



Pietà aux pigeons, 2009
huile sur toile, 200 x 200 cm

scène à laquelle il assiste pouvait soudainement se déliter, le profane refaire surface et prendre la place du spectacle sacré qui se dessine.

Les postures religieuses, les lumières éblouissantes, entrent en effet sans cesse en tension avec les nombreux repères qui parlent directement au spectateur contemporain, comme les vêtements ou les moues générationnelles, les attitudes corporelles à la fois nonchalantes et appliquées. Cette tension, générale à la composition et ancrée dans chacun des détails de la toile, produit des ambiguïtés surprenantes, saisit le spectateur qui reconnaît sans cesse des souvenirs et des éléments dans une image étrange qui semble l'inviter à entrer en elle - sentiment renforcé par l'usage des couleurs fluorescentes -, à venir y retrouver un univers connu, qu'il ne peut pourtant rattacher à quoi que ce soit de tangible ou de réellement vécu.

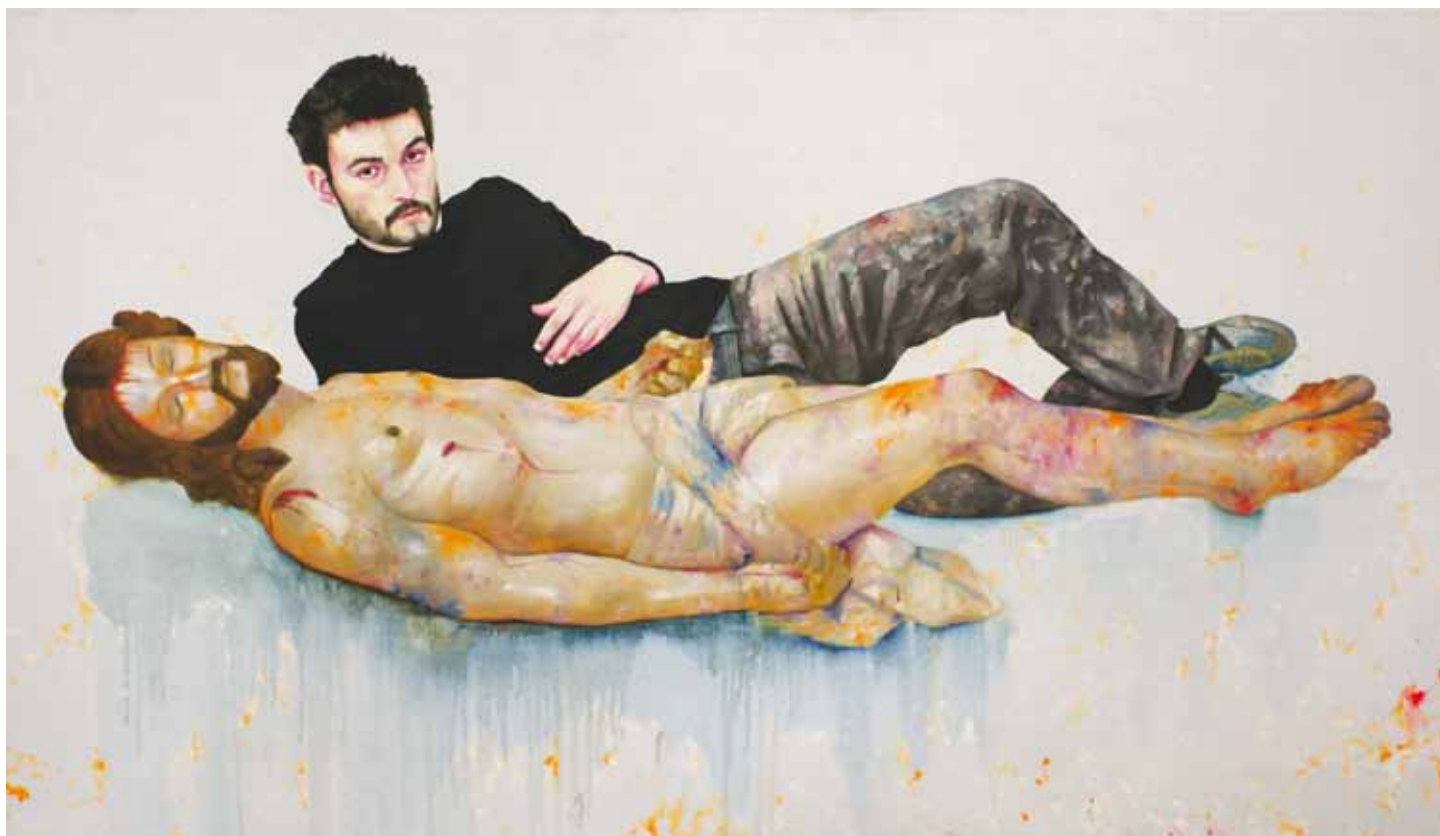
Manon, Eric, Brigitte et Adrien

Par cette possibilité permanente de basculement et l'impression concomitante de temps suspendu, les toiles de Cyril Tricaud sont à la fois troublantes et captivantes. Au-delà de l'iconographie, c'est sans doute leur langage, à la fois spectaculaire et cultivé, qu'il a cherché dans les peintures de l'Eglise : des compositions et des formes qui ont, pendant des siècles, exercé un pouvoir, celui de fasciner et capturer ; une peinture capable de faire désirer la grâce et le don à travers des corps mis en scène. Ses toiles se tiennent ainsi sur un point d'équilibre entre des moyens techniques de captiver - les contreplongées, l'usage de couleurs fluorescentes -, de surprendre et déconcerter le regard, qui est attiré et invité à prendre possession du territoire de la toile, et des moyens intellectuels de troubler, déployés dans une atmosphère particulière, où l'espace disparaît pour laisser place à la blancheur irradiante de la toile. Ce fond lumineux - obtenu à

partir de gris clairs finement dégradés -, en décontextualisant des scènes dont l'aspect narratif perd toute sa base, met en valeur l'aspect énigmatique et familier des personnages, leur caractère sacré.

Car c'est en effet, à travers la présence des corps, leur basculement dans l'espace et l'échange silencieux des regards, la tension qui resserre les compositions, le caractère sacré des toiles qui s'affirme. Un sacré dont on ne saurait affirmer qu'il se rattache à une quelconque religion ou cherche à réinvestir les iconographies chrétiennes pour les rendre, par l'accessoirisation, pleinement contemporaines, mais un sacré pressant, bizarre et intrigant, fragile et affirmé à la fois, qui a sans doute beaucoup à voir avec la magie théâtrale. Faisant jouer des scènes centaines à ses modèles, orchestrant les corps depuis son tabouret avant de les photographier dans les variantes les plus cocasses, Cyril Tricaud parvient en effet, dans son atelier, à faire naître de véritables petits drames et à mettre en lumière un répertoire de la condition humaine, de ses joies et de ses amours, de ses douleurs, rites et repos, de ses réactions dans l'entre-deux et le trop-tard, de son égocentrisme et de sa fragilité, à partir de tableaux vivants dont l'enchevêtrement, vu au moment de la pose, peut sembler ridicule ou pathétique. La restitution habile des regards qui s'adressaient à lui, que le peintre redirige vers le spectateur, tranquilles ou recueillis, parfois lancés avec un air de défi, en créant une zone de calme et de stabilité face à un monde où tout semble disparaître et s'écrouler, témoigne du pouvoir de la peinture et donne sa légitimité à une entreprise téméraire, celle de l'épreuve de force que constitue le vis-à-vis avec les morts.

Pascale Cugy



Peintre après la sieste, 2011
huile sur toile, 114 x 195 cm





Midi à Cassis, 2009
huile sur toile, 200 x 400 cm



Daniel, les deux Pierre et le pull rouge, 2011
huile sur toile, 200 x 200 cm



Un homme porté par deux autres, 2008-2009
huile sur toile, 200 x 200 cm



Pierre, 2010
huile sur toile, 130 x 89 cm



Daniel, les deux Pierre et la chemise noire, 2011
huile sur toile, 244 x 195 cm



Pierre en majesté, 2010
huile sur toile, 195 x 130 cm



Peintre au soleil, 2010
huile sur toile, 195 x 130 cm





Pierre en Saint Sébastien, 2010
huile sur toile, polyptique, 260 x 196 cm





Cyril Tricaud

Né en 1982, vit et travaille à Paris et à Troyes

contact@cyriltricaud.com - www.cyriltricaud.com

Parcours

- 2008** Diplôme National Supérieur d'Arts Plastiques avec félicitations du jury (DNSAP)
Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts, Paris
- 2007** Echange à la Slade School of Fine Art, Londres
- 2003** Diplôme des métiers d'arts (DMA), spécialité fresque et mosaïque, ENSAAMA, Paris

Expositions personnelles

- 2007** Espace SSR, Gower street, Londres
- 2006** *C'est le poids qui retient le vide*, Rain gallery, 798 Dashanzi Art district, Pékin
Made in france, east galerie, Pekin

Expositions collectives

- 2010** *Gloom less*, galerie Emilie Bannwarth, Paris
L'amour m'a tué, La Maison rouge - Fondation Antoine de Galbert, Paris
- 2009** *Fables et fragments*, commissaire Régis Durant, Ecole Nationale des Beaux-arts, Paris
- 2006** Salon du dessin, Palais de la Bourse, Paris

Prix

- 2009** Lauréat du prix Hiscox
- 2007** Lauréat du prix Diamond



Autoportrait à l'écharpe bleu, 2010
huile sur toile, 33 x 41 cm

Ce catalogue est édité par la Communauté d'agglomération Les Portes de l'Essonne
à l'occasion de l'exposition *336 mois, 3 mois, 23 jours et quelques heures après* de Cyril Tricaud du 5 mars au 9 avril 2011 à l'Espace d'art
contemporain Camille Lambert.
Cette exposition bénéficie du soutien du Conseil général de l'Essonne

Commissariat : François Pourtaud

Texte : Pascale Cugy

Conception graphique : Leila. Z

Remerciements

A mes modèles,

Pierre Roy-Camille, Pierre Billaud, Daniel Kleiman, Yuna Moret, Brigitte Rose et sa famille, l'équipe de Cassis (Marianne, Eric, Nathalie, Renaud, Nicolas...)

Aux différents acteurs qui ont rendu ce catalogue et cette exposition possible,

L'équipe de l'Espace d'art contemporain Camille Lambert : François Pourtaud, Morgane Prigent, Julie Lamier, Thibault Brebant et la régie technique des Portes de l'Essonne

Marina Karella, Michel de Grèce, Sandrine Rouillard, Nadeije Laneyrie Dagen, François-René Martin, Agathe Bokanowski, Raphaël Denis, Anouk Rousseau, Lila Hania et Philippe Destelle, Virginie Salançon, Camille et Joël Becam

**Espace d'art contemporain
Camille Lambert**

35 avenue de la Terrasse

91260 Juvisy-sur-Orge

Tél : 01 69 21 32 89

Fax : 01 69 21 25 11



Horaires d'ouverture des expositions :
Du mardi au samedi de 14h à 18h et sur rendez-vous - Entrée libre
cart.lambert@portesessonne.fr

